

# Document de la Bibliothèque britannique à la Bibliothèque universelle : le temps du bilan et des perspectives d'avenir à travers les lettres de Marc-Auguste Pictet à son frère Charles de Rochemont : octobre 1815 - mars 1816

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Archives des sciences [1948-1980]**

Band (Jahr): **30 (1977)**

Heft 3

PDF erstellt am: **14.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## DOCUMENT

DE LA BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE A LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: LE TEMPS DU BILAN ET DES PERSPECTIVES D'AVENIR A TRAVERS LES LETTRES DE MARC-AUGUSTE PICTET A SON FRÈRE CHARLES DE ROCHEMONT (OCTOBRE 1815-MARS 1816)

Nous avons transcrit ci-dessous, tirés des lettres adressées par Marc-Auguste Pictet à son frère Charles, les passages qui concernaient directement la *Bibliothèque britannique*, en passe de devenir *Bibliothèque universelle*. Rappelons que, engagé dans de difficiles négociations diplomatiques, le destinataire de cette correspondance se trouvait à Paris, d'abord, puis à Turin, dès le 3 janvier 1816. Faute de place, nous avons renoncé aux notes usuelles, tout en regrettant cette dérogation aux exigences de l'érudition. Mais, d'autre part, le texte de Marc-Auguste Pictet est tellement vivant, il décrit si bien les conditions de travail des rédacteurs à ce moment donné, qu'il se suffit à lui-même. Les réponses de Charles Pictet de Rochemont à son frère par lesquelles il prend — notamment — la défense de Pierre Prévost dans la querelle qui oppose ce dernier à son frère et à F.-G. Maurice pour la direction de la série *Littérature*, font partie des Papiers Rilliet consultés par D. Bickerton.

— *Lettre du [24 octobre 1815]*. Archives d'Etat, Genève (AEG). Archives de famille, 1<sup>re</sup> série. Papiers Pictet, Volume 4, Correspondance privée de Charles P. de R., f. 184.

« Voici, cher frère, une copie que je viens de faire faire par Caroline, de mon premier jet d'après les bases dont je t'ai parlé dans ma précédente d'avant-hier. J'y ai eu particulièrement en vue de faire considérer la nouvelle série comme la continuation de l'ancienne, afin de répondre à l'objection tirée de l'annihilation des anciennes collections que nous avons en magasin, et afin que le nouveau projet conservât en sa faveur tout ce que nos vingt ans nous ont valu de réputation. Cette réputation m'a été confirmée à plus d'une reprise par nos bons archiducs [d'Autriche]. Je lui laisserais donc à mon avis toute la similitude possible, dans le matériel, avec la *Bibl[iothèque] brit[annique]*.

» Plus j'y réfléchis, plus je me persuade, qu'au risque de moins intéresser les rédacteurs que nous nous adjoindrions, il faut se garder de les rendre propriétaires; mais il me venait l'idée de faire augmenter leur salaire à tant la feuille, à proportion du nombre des abonnés, en partant par exemple de 18 francs pour 500, et le doublant pour 1000. Ce petit stimulant ne serait peut-être pas inefficace. Réponds-moi par retour du courrier avec telles modifications à ma rédaction que tu croiras convenable afin que nous soyons à temps de publier cet avis avec le cahier du mois. Causes-en

avec mon brave Gallois (à qui je n'ai pas encore le temps d'écrire) et avec Maurice. Adieu.

» N.B.: j'ai envoyé à Maurice père une autre copie de mon projet pour qu'il eût le temps d'y penser.»

\* \* \*

— *Lettre du 28 [octobre 1815]. Ibid., ff. 178-179.*

« (...) Je te fais grâce de nos *pour* et *contre* le changement [de titre] proposé, qui en général ne lui [à F.-G. Maurice] paraissait pas aussi spécieux qu'à nous (je dis nous parce que je penche pour le nouveau plan). Il faut pourtant dire les objections qui ont du poids.

» En changeant de titre, nous réduisons presque à néant une valeur considérable de collections en magasin; environ une centaine complètes à dix louis seulement font mille louis, outre les égrenées [incomplètes].

» Ensuite, le temps d'ici à la fin de l'année est évidemment trop court pour monter la nouvelle machine et savoir à quoi nous en tenir sur les abonnés. Il faudrait tout au moins laisser faire son effet à l'avis imprimé que nous avons joint aux cahiers de septembre, que nous répéterons les trois suivants; car si par exemple nous avons avant janvier assez de nouveaux souscripteurs pour couvrir nos frais, il y aurait moins de nécessité et d'urgence à changer de plan.

» Enfin, c'est une entreprise effrayante dans l'exécution, que celle fondée sur un nombre de collaborateurs sans centre de direction ou de gouvernement. Toute cette mécanique de l'ajustement des morceaux, de correction des épreuves, de bureau etc. se complique beaucoup avec le nombre des collaborateurs et des intéressés. Je ne sais trop qui nous en chargerions; et M[aurice] en est et en devient tous les jours plus incapable.

» D'autre part je crois que notre titre actuel est devenu et devient tous les jours plus populaire en France; et pour cause.

» Je crois que la France est si malade, qu'il faut peu compter sur les abonnements qui nous viendront de ce côté, et viser à un revenu *européen* fondé sur l'intérêt réciproque des pays étrangers les uns aux autres d'être mis au fait de ce qui se publie chez chacun à part.

» Je crois que la situation topographique et politique de Genève est particulièrement heureuse sous ce point de vue, et que la réputation que lui ont acquise nos vingt ans de travail peut valoir beaucoup à une entreprise qui ne serait que la continuation de la nôtre, et son développement sur une plus grande échelle.

» Je crois que les noms que nous nous associerons, et qui sont bien connus en Europe, seraient d'un très bon effet.

» Je crois enfin qu'il faudrait trouver un libraire qui fît l'entreprise à son compte et se chargeât de tous les détails. Le nôtre a surtout pêché par le défaut de cette circonstance. Les *gentlemen* ne valent rien pour la partie commerciale des entreprises; et jamais il n'y en eut de menée plus *gentleman-like* que la nôtre.

» Mais, ce libraire ne peut pas être à Paris; je frémis de l'idée d'envoyer là nos morceaux, de ne pouvoir pas les corriger etc. D'autre part Paschoud ou Manget pourront-ils ou voudront-ils nous faire des conditions acceptables ?

» Dans cet état de choses, nous sommes convenus ce matin d'une sorte de *mezzo termine* qui consisterait à ajouter à notre avis imprimé et daté du 1<sup>er</sup> oct[obre] (que je t'envoie) une queue, datée du 1<sup>er</sup> nov[embre] dans laquelle nous annoncerions comme possibilité, et même probabilité, le nouveau projet; nous nommerions les rédacteurs (bien entendu d'après leur consentement préalable), nous laisserions les mêmes les conditions de la souscription, la division en trois séries etc. de manière que, sauf l'extension du titre et de la circonscription, l'esprit de la rédaction resterait le même, et par conséquent le nouveau recueil serait la suite de l'ancien et lui laisserait son mérite comme collection. Maurice s'est chargé de sonder Paschoud; et moi de parler à Dumont et Simonde [J.-C.-L. Sismondi]. J'ai pensé que Boissier pourrait nous être utile pour l'allemand, qu'il lit bien, et il n'écrit pas mal, et même assez bien, en français. Je ne lui en parlerai pourtant pas encore, parce que comme *nom* il n'est pas assez sonore pour nous valoir quelque chose dans le programme. Voilà où nous en sommes restés et je me suis chargé de t'en faire part.

» Pour te donner une idée de la manière dont notre bureau va, je te dirai que j'appris il y a quinze jours de Glaser, que les exemplaires à envoyer de Genève dans les départements étaient *en arrière depuis quatre mois*, faute d'arrangement fait avec le bureau de Ferney. Je l'appris à Maurice, qui l'*ignorait*, et les croyait partis. Il envoya le lendemain Glaser à Ferney pour négocier; l'envoi s'y est fait, mais il m'a appris aujourd'hui que de nouvelles difficultés s'élevaient et qu'il fallait en écrire au préfet de l'Ain. Ces entraves sont horriblement dégoûtantes pour les abonnés, et ne le sont pas mal pour nous. Des libraires se tireraient toujours mieux d'affaire.

» Fais-moi le plaisir de remercier Gallois de son souvenir et de sa bonne lettre (...) ne serait-il pas bien bon à avoir pour collaborateur nominal, et de temps en temps réel? Si cela était, il faudrait que nous le sussions de suite pour joindre son nom aux autres dans l'avis (...) »

\* \* \*

— *Lettre du 30 octobre [1815]. Ibid., f. 180.*

« (...) Elle est enfin arrivée, cette chienne de planche [du thermolampe] qui nous a donné tant de souci; et encore n'est-elle pas correcte; il y manque deux lettres de renvoi que j'y fais mettre à la main.

» Nous avons eu grande conférence aujourd'hui Maurice et moi, en présence de son fils, sur l'objet dont je t'entretenais dans ma précédente: la convenance de changer de commissionnaire à Paris. Le fils est tout à fait de cet avis et surtout d'avoir s'il est possible à Paris un libraire qui ait une maison à Londres, ce qui facilite, simplifie, accélère admirablement les communications. Il affirme que les Bossange sont dans ce cas. Ce sont d'ailleurs des gens d'un commerce étendu et qui ont une bonne réputation. Quant à ce dernier article, il se réserve à son retour les enquêtes sur ceux-là comme sur d'autres et croit avoir des moyens sûrs d'être bien informé. Mais nous sommes d'accord que de tous les correspondants possibles Magimel est presque le pire; il a fallu toute la bonté intrinsèque de l'ouvrage pour qu'il fît son chemin en France par lui-même, sans aucune impulsion de libraire.

» Et à propos de l'ouvrage, Maurice fils, qui en entend parler autour de lui, nous a dit qu'on trouvait que nous étions notablement affaiblis dans la partie *Littérature*; que notre choix de romans n'était pas bon; que nos peintures de mœurs anglaises étaient d'un très mince, si ce n'est de nul intérêt pour les lecteurs français qui regrettaient les Radcliffe etc. J'ai répondu qu'il nous faisait bien de l'honneur en parlant de *choix*, que nous n'étions guère à portée de choisir, et que c'était beaucoup d'en trouver des quelconques; que nous n'avions pu encore parvenir à nous procurer des fournisseurs qui eussent de la bonne volonté et du goût etc.

» Nous sommes devenus plus sérieux lorsque Maurice père nous a manifesté des doutes sur la convenance de continuer l'année prochaine; il partait d'un recensement qu'il a mis sous nos yeux et dont je t'envoie copie, de nos abonnés, classés par pays, dans les trois dernières années: 1813, 14 et 15; tu y verras que de 594 que nous avions en 1813, nous avons été réduits à 368 en 1814 et à 386 en 1815 (y compris 26 à Cotta que nous ne savons pas être placés).

» J'ai dit qu'il fallait nous censurer replacés comme nous l'étions en 1796, avec un grand avantage de plus, savoir une réputation faite par 140 volumes publiés. Je conviens que la France est plus malade à présent qu'elle ne l'était alors, quoique sortant à peine de la fièvre révolutionnaire; d'autre part, bien des choses seront plus faciles pour nous, et l'Angleterre a pris bien du montant depuis l'époque en question. Nous sommes convenus d'un *mezzo termine*, c'est de joindre à la distribution du cahier de septembre une petite circulaire dont j'ai dressé le projet, et où nous dirons en somme que les circonstances, etc., dictent aux rédacteurs, comme mesure de prudence, la précaution d'inviter *dès ce moment* les abonnés (actuels et futurs) à annoncer leurs intentions et payer, avant la fin de décembre, parce que les avances considérables qu'exige l'entreprise ne permettent pas de laisser dans le doute ou dans le vague les rentrées qui doivent y faire face; et parce que nous ne voulons point prendre avec le public d'engagements que nous n'ayons pas la certitude de pouvoir tenir.

Cet avis, suivi d'un autre que publiera le nouveau libraire, quand nous l'aurons trouvé, fera avancer les gens, et nous en saurons mieux à quoi nous en tenir lorsqu'il

sera question de la décision finale; quitte à rendre l'argent aux souscrivants, si nous ne continuons pas. L'intervalle d'ici à la fin de l'année donnera à la suite des événements le temps de se démêler; et les doutes et les inquiétudes du moment actuel justifient très naturellement notre avis comminatoire.

» En attendant rien n'arrive, en fait de matériaux, et je suis à peu près à sec pour ma partie [*Sciences et Arts*]. La Providence m'a envoyé ce brave M. Weld qui m'a fourni un excellent article pour ce mois, mais je suis chez Jacques le Songeur pour le suivant comme aussi pour l'agriculture. *Deus providebit.* (...) »

\* \* \*

— *Lettre du 31 octobre [1815]. Ibid., ff. 182-183.*

« (...) Dumont et Sismondi ont promis. Le premier m'a suggéré deux bons auxiliaires pour l'allemand: Hess et Schlegel. J'ai parlé à Hess, il m'a promis d'écrire demain à Schlegel. Voilà de bons noms, en attendant leur prose.

» Paschoud nous a fait une première offre de laquelle résulteront (ses frais déduits) environ mille écus pour nous, dont à déduire ce que nous payerions nous-mêmes à nos auxiliaires à tant la feuille. Il partait d'un tirage à 500. Les conditions s'amélioreraient avec l'accroissement des abonnés. *Videbimus.*

» Je persiste plus que jamais dans la résolution de garder à nous la propriété; c'est le seul moyen de nous mettre à l'abri d'une tyrannie qui devient peu à peu intolérable, celle du cher Prévost. Sous le prétexte que tu lui as délégué les droits sur la littérature, non seulement il nous farcit de sa métaphysique, mais hier sur la communication préalable que lui fit Maurice d'un article que Boissier nous avait adressé sur un perfectionnement de la méthode d'instruction de Lancaster traduit de l'anglais, il lui répondit sur une carte ce qui suit, copié textuellement, car je la garde par curiosité:

« Comme j'ai préparé précisément le même morceau, et que je l'ai annoncé, celui de Boissier restera supprimé  
ce 30, 8 [octobre] Tout à toi P.P.»

» N.B.: il n'avait rien annoncé, au moins à aucun de nous deux; et le ton qu'il prend, n'est rien moins que poli.

» Je le vis ce soir chez moi; il me fit le commentaire de sa carte, en motivant le ton qu'il y avait pris sur ce que tu lui avais délégué plein pouvoir, et qu'il n'aurait jamais consenti à être en second. Je lui dis que si cela était ainsi nous avions, Maurice et moi, lieu d'être surpris que tu ne nous en eusses pas prévenus; que cela nous exposait à des désagréments, par exemple vis-à-vis de Boissier, qui avait offert de nous traduire ce morceau, et que j'y avais même encouragé, avec remerciements. Il me répondit qu'il en était bien fâché, mais que c'était un simple malentendu,

sur lequel il serait facile de lui faire entendre raison. Il persista dans son système. J'avais la langue levée pour lui faire remarquer que depuis deux ans il était le seul individu qui tirait du fruit de son travail au journal, et que nous avons été réduits à emprunter pour le payer; et qu'il était assez naturel qu'il nous *permît* de chercher à nous dégrever par autant d'auxiliaires gratuits que nous pouvions en trouver de bons. Que je m'étonnais qu'il ne m'eût pas *défendu* les extraits de Dumont que j'avais donnés sans sa permission, et ceux qui avaient donné naissance à la Société de la Bible etc. J'avalai tout cela; mais il put voir clairement que j'étais blessé de son procédé.

» Je me fais un assez vif plaisir d'arranger s'il est possible toute notre affaire, sans lui en toucher un mot. Je voudrais qu'il ne l'apprît que par notre prospectus imprimé. S'il mettait son bonnet de travers (ce dont je doute fort, parce qu'il a plus besoin de nous que nous de lui) nous pouvons parfaitement nous passer de lui. Payer pour payer, Dumont, Simonde, Hess et Schlegel feront bien sa monnaie. Il devient d'un commerce insupportable. Je suis fâché que tu ne nous aies pas dit précisément tes conditions avec lui, nous aurions peut-être été mieux campés. Si, en me répondant, tu pouvais me dire à cet égard quelque chose d'ostensible, peut-être y aurait-il de quoi le remettre à sa place. S'il quittait la partie, je me fais fort de rédiger provisoirement la partie des *voyages* et peut-être d'autres encore.

» Je pensais que Gallois s'il voulait, serait un bien bon collaborateur et que sa résidence à Paris aurait pour nous bien des avantages. Sonde-le là-dessus, et réponds-moi le plus tôt possible pour que son nom paraisse, s'il le permet, avec ceux de nos nouveaux auxiliaires. (...)

» J'ai reçu une bonne provision de matériaux pour les *Sciences*. J'en ai pour six mois. Nous ne sommes pas si heureux pour la *Litt[érature]*. Adieu.»

\* \* \*

— *Lettre du 5 [novembre 1815]. Ibid., ff. 185-186.*

« (...) Je mis de suite au net le prospectus avec une ou deux légères additions concertées avec Maurice pour indiquer à qui il fallait s'adresser pour souscrire etc. et en gardant le principe du *vague* nous faisons adresser aux Rédacteurs de la *Bibl[iothèque] brit[annique]* et nous disons que les prix seront les mêmes sauf les légers changements que les nouvelles relations politiques des états pourraient introduire dans les frais de transport. C'est Paschoud qui l'imprime et nous l'aurons demain. Le dit Paschoud est très content du style à ce que m'a dit Maurice; j'en suis flatté comme on peut croire.

» J'ai prié ce matin Simonde de venir cette après-midi nous aider, Maurice et moi, à examiner les conditions proposées par Paschoud. Il s'y est prêté de fort

bonne grâce; et ayant eu souvent affaire avec les libraires, et même avec le dit, il était bon à consulter. Le résultat de notre conversation a été qu'il fallait que Paschoud nous achetât purement et simplement 3000 francs notre manuscrit de la première année, s'il ne tire qu'à 500; et 4000, s'il tire à 750; et qu'il se charge de tout, sauf notre droit à avoir copie de sa liste d'abonnés, à mesure. Vers la fin de l'année prochaine, selon que le vent aura soufflé et soufflera, nous ferons de nouvelles conditions, ou avec lui ou avec tel autre.

» Il faut dès ce moment mettre les fers au feu pour nous procurer l'année 1815 des meilleurs journaux des divers pays, pour en tirer les éléments de nos premiers cahiers de 1816, qui seront bien essentiels pour nous populariser. J'ai consulté Simonde sur l'Italie; il n'y en connaît guère. Je vais écrire à mon ami Sementini pour Naples et Rome. J'inviterai Odier (ou peut-être le ferai-je moi-même) à écrire à Moscati à Milan. Nous chercherons des correspondants pour Göttingue (N.B. j'y en ai un excellent) à Berlin, Leipzig, etc. A Vienne, je pense que De Carro nous servira bien. Nous chercherons à nous procurer ces journaux par échanges avec le nôtre.

» Mais je crois toujours que l'essentiel pour notre réputation sera les bons extraits des bons ouvrages; il faudra viser peu à peu à nous procurer ceux-ci, d'achat ou d'emprunt, en attendant que nous soyons assez connus et recherchés pour que les auteurs s'empressent de nous les adresser gratis. J'ai déjà porté ce matin à M. Hess un voyage allemand en Italie et Allemagne que Simonde m'a prêté, et qui lui a été envoyé par une dame qui en est l'auteur, et qu'il m'a dit contenir assez de choses piquantes (N.B.: trois volumes).

» J'en étais ici de ma lettre lorsque Maurice est entré m'apportant une lettre qu'il venait de recevoir de son fils, et qu'il m'a lue. Nous sommes d'accord qu'il faudra un plus petit caractère, une plus grande justification, et de plus étroits interlignes. Tout cela s'arrangera. Quant aux prix, nous y penserons; et la phrase vague du prospectus nous laisse le temps de les fixer. Les prix à donner aux collab[orateurs] nous semblent un peu forts en commençant; ils sont à prendre sur les 3000 francs dont il ne restera probablement pas grand-chose pour nous qui nous serons échinés. Le prix moyen de la feuille, à 3000 francs pour 216 feuilles par an, est de 14 francs. Tout ce que nous donnerons au-dessus de ce prix sera pris sur la valeur de notre travail, outre ce qu'il nous en coûtera d'achats de livres qui n'est pas bagatelle.

» Au demeurant, quant aux conditions finales avec Paschoud, mon avis est de lui dire (ce qui est très spécieux) que nous ne pouvons rien terminer qu'après ton retour. En attendant, nous étudions mieux l'affaire, nous pouvons recevoir des avis utiles, peut-être des propositions. L'essentiel comme urgence est de nous pourvoir *dès à présent* de matériaux pour un commencement qui nous fasse honneur. C'est à quoi vous autres gens de Paris pouvez penser tout comme nous, et mieux que nous, en vous informant, par exemple, chez les libraires qui commercent avec l'Allemagne,



des bons ouvrages nouveaux. Idem pour l'Italie. Paris est un centre précieux d'information par l'étendue de son rayonnement. Maurice devrait se mettre à cette recherche. Notre excellent ami Gallois, qui se montre si bienveillant, pourrait, dès à présent, prendre la plume. Il y aurait par exemple un morceau d'*Introduction* à faire pour le [premier cahier] de 1816 qui embrasserait des considérations générales sur l'état littéraire de l'Europe, sur le passé, sur l'avenir, sur l'utilité dont a été, et est encore, la *Bibl[iothèque] brit[annique]* par la masse des connaissances positives qui s'y trouvent rassemblées et qu'on y retrouve, à volonté, par nos *Tables raisonnées*. J'en suis confondu chaque fois que j'ai à les feuilleter pour quelque recherche.

» Je suis persuadé que nous trouverons, d'après notre nouveau plan, assez d'amateurs en Angleterre. Mais je crains le retour de l'obscurantisme *de principe*, en Italie. Voilà déjà le duc de Modène qui prohibe l'entrée de *tout livre français* dans ses Etats (à ce que j'ai vu dans les gazettes), cela n'est pas de bon augure; et à propos de cela il faudrait profiter de tes relations diplomatiques pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir exception, c'est-à-dire entrée libre, pour notre *Recueil suisse* [= *Bibliothèque universelle*]. J'ai déjà quelque probabilité de succès dans ce genre, dans l'achat que *mes archiducs* [d'Autriche] ont fait ici de la *Bibl[iothèque] brit[annique]* (collection entière) et la connaissance personnelle qu'ils ont faite de l'esprit du pays, dont ils ont paru fort contents. N.B.: Il faudrait aussi tâcher d'obtenir quelque franchise de droit d'entrée en Russie, où les frais sont énormes, et dégoûtent les amateurs.

» Il nous semble qu'il serait convenable que toi et Maurice vissiez Magimel pour lui faire part du nouveau plan, et en finir poliment avec lui. Maurice a reçu enfin dernièrement (après dix-huit mois de silence *de lui*) une lettre fort obligeante, dans laquelle il attribue son silence à ce qu'il avait le cœur malade des événements. Il y aura des arrangements à prendre pour son dépôt dans lequel il a, ou aura tout à l'heure, 5 collections complètes, outres beaucoup d'années séparées, et d'égrenées.

à 9 heures

» Je suis venu chez Maurice lui lire tout ce qui précède. Nous t'enverrons sous bande par le courrier prochain une botte de prospectus, qu'il faudrait faire voyager en Allemagne et un peu partout, par quelque libraire achalandé de Paris, outre l'insertion en nature, ou par extrait, dans les papiers français; ceux du moins qui voudront s'en charger. Que fait Guirat ? S'il n'était pas occupé il pourrait collaborer utilement à Paris. Adieu.»

\* \* \*

— *Lettre du 7 novembre 1815. Ibid., f. 187.*

« Je ne t'envoie cher frère, par ce courrier, qu'un exemplaire double de notre *nouvel avis*, parce que Paschoud me les a envoyés si tard, que je n'ai pu les faire affranchir aujourd'hui; et que demain, le courrier part trop matin pour que je puisse y envoyer une de mes pécores. Par un malentendu Paschoud, au lieu de tirer sur une demi-feuille de façon à laisser deux pages blanches sur lesquelles on pût écrire, à la suite du prospectus, et ne faire que lettre simple, a tiré 500 en-quarts de feuilles comme l'inclus. Je suis allé ce soir à 10 [heures] lui dire de tirer le reste autrement; et c'est chose entendue.

» Je suis occupé d'écrire, ainsi que je te l'ai annoncé, pour nous procurer les journaux étrangers. Hess est déjà au travail sur le voyage allemand, et je tends divers filets pour avoir des livres et matériaux provisoires sans frais.

» Nous étions embarrassés vis-à-vis de Prévost, à qui jusqu'à aujourd'hui nous n'avions rien dit (pour cause) et qui allait apprendre la chose par le public, s'il ne la savait pas déjà. Je lui ai écrit ce qui suit, en lui envoyant un exemplaire du prospectus:

« Comme il se pourrait mon cher collègue que mon frère, occupé comme il l'est, n'eût pas trouvé le temps de vous faire part de la nouvelle forme que nous nous proposons de donner à notre recueil dès jan[vier] prochain, nous croyons M[aurice] et moi, devoir vous communiquer l'avis ci-joint, rédigé de concert avec mon dit frère, et qui vous mettra au fait. Votre intention prononcée de n'avoir affaire qu'à lui, nous a empêchés de vous en parler plus tôt; mais comme, s'il ne l'a pas fait, vous ne l'apprendriez que du public, vous nous pardonnerez j'espère si nous franchissons dans ce cas la barrière que vous avez établie, en nous adressant directement à vous pour une communication à laquelle il nous semble que vous devez prendre quelque intérêt. Agréés etc.»

» Voici la réponse:

« Je vous remercie m[on] c[her] coll[ègue] d'une communication dont le public m'avait déjà fait part, mais sur laquelle je n'avais aucune connaissance certaine. Je n'entends pas du tout ce que vous me dites de mon intention prononcée de n'avoir à faire qu'à votre frère; c'est avec lui que j'ai toujours eu à faire. Si vous parlez de la direction qu'il m'avait laissée en partant, c'est autre chose; un très petit fait vous a pu prouver qu'il était sage de ne pas diviser cette direction.

» Quoi que vous fassiez, et sous quelque forme qu'aïlle votre travail, je le croirai toujours utile et digne de votre réputation méritée. Je mettrai toujours un intérêt de cœur au succès qu'il ne peut manquer d'obtenir, et j'en féliciterai sincèrement le public et mes trois amis. Tout à vous. P.P.

» P.S. mon ami Maurice voudra bien que ce billet soit pour lui comme pour vous.»

» Bien attaqué, bien répondu. Voilà la chose arrangée provisoirement; nous verrons ensuite ce qu'il voudra faire ou non.

» Le nouvel ouvrage de Bonstetten pourrait fournir un extrait fort intéressant. Je voudrais que Gallois voulût s'en charger. Je viens de lire une lettre charmante de M. de Jaucourt à l'auteur sur son livre. Il serait un bon échantillon de la littérature *suisse* qui n'a pas encore figuré en Europe.

» Le chapitre sur l'éducation du peuple est excellent.

» Quand reviens-tu ? Nous avons grand besoin d'être trois ; et nous ne sommes pas tout à fait deux pour mener la nouvelle machine. Heureusement que je ne donne pas de cours cette année. Adieu.»

\* \* \*

— *Lettre du 12 novembre [1815]. Ibid., f. 190.*

« Tu auras vu par ma précédente, cher frère, que ton sermon du 6 s'adressait à un converti, et que j'avais fait part de notre nouveau plan à P[ierre] P[révost]. Je n'avais nullement songé à l'exclure ; j'entendais seulement que s'il lui prenait la fantaisie de s'exclure lui-même, nous n'en devons pas mourir. Au gré de susceptibilité dont il est doué, il est impossible de répondre d'une *freloque* [caprice] et si notre affaire devait reposer sur lui, je serais loin d'être tranquille. Ta lettre arrivera fort à propos à l'appui de mon billet, dont je t'ai envoyé copie ainsi que de sa réponse ; et rien n'aura été plus conséquent que notre procédé à son égard.

» J'ai consulté MM. Gerlach et De Schmidt (instituteur du P[rince] de Mecklembourg, homme fort instruit) pour les journaux allemands à faire venir. Il se trouve que leur intention était de former ici une Société pour la lecture de ces mêmes journaux, et que nous nous rendrons réciproquement service dans cette affaire. Ils doivent m'en donner demain une note résultant de leurs lumières réunies ; et on écrira de suite à Cotta, qu'ils s'accordent à regarder comme le meilleur fournisseur de l'Allemagne.

» L'étendue future de notre plan, le nombre additionnel de nos collaborateurs, le détail de l'organisation de notre nouvelle forme, exigeront que nous nous occupions de tous ces objets d'une manière régulière et suivie, en façon de Comité de rédaction ; surtout dans les premiers temps. Je ne sais si tu as l'intention de passer l'hiver à Lancy (ce qui ne nous conviendrait guère). Dans ce cas, il faudrait que nous nous réunissions à jours et heures fixées d'avance, pour le travail commun, et sans y manquer. Nous n'aurons plus la commodité de l'imprimerie sous la main, la facilité des changements, des substitutions ; je crois que toute la prétintaille sera plus difficile.

As-tu vu que Malte-Brun a eu, dans son dernier cahier des *Annales des voyages*, la même idée que nous, et qu'il s'est remontré avec notre prospectus presque dans les mêmes termes. Il a par-dessus nous l'avantage d'un magasin immense de matériaux, dont il donne le désespérant catalogue ; tandis que nous sommes restés dans un vague prudent. Je crains que cette entreprise ne fasse tort à la nôtre. Rien de plus actif que Malte-Brun ; c'est une espèce de Napoléon littéraire, et nous sommes une coalition. Prenons garde. (...) »

\* \* \*

— *Lettre du 3 [janvier 1816]. Ibid., f. 188.*

« J'ai bien reçu ton billet du départ et ta proposition incluse d'insérer l'article de Pawlet dans notre cahier [de] janvier. Je ne l'ai pas encore relu dans cet esprit, mais à vue de pays la chose me semble faisable; je redoute seulement le reproche de ceux qui se rappelant, diront que nous leur donnons du réchauffé pour du neuf. En fait de neuf, j'ai un article fort curieux tiré du *Quarterly Review* sur une colonie anglaise nouvelle fondée par les réchappés de la mutinerie contre le capitaine Bligh, en 1789. Rien n'est plus intéressant. Il vient d'être publié dans le *Times* et je l'aurai pour quelques heures après-demain; je le tirerai au vol.

» J'ai reçu une lettre de huit pages de Göttingue de mon brave et bon ami Ritter, qui a pris feu sur notre *Bibl[iothèque] univ[erselle]* et a fait le nécessaire pour l'annoncer tambour battant dans toute l'Allemagne où il a beaucoup de relations littéraires et scientifiques. Göttingen est à présent à ce qu'il paraît un centre très considérable de communications; et par ses relations intimes avec Londres elle a le monde entier. Il a écrit pour tout, pour proposer l'échange de notre journal contre ceux désirés, sur lesquels il nous donne son avis en homme éclairé et très bienveillant. Il a fait imprimer notre annonce, et communiquer avec les feuilles publiques. Voilà pour le nord.

» J'ai reçu aujourd'hui de Naples une lettre de mon ami Sementini qui me donne les détails demandés sur les journaux italiens, et me dit que les choses vont fort bien, et que l'esprit est fort bon à Naples. Il se félicite aussi de notre résolution, et il nous demande pour un ami la *collection entière* de [la] *Bibl[iothèque] brit[annique]*. — Toujours autant — Voilà pour le midi. (...) »

\* \* \*

— *Lettre du 14 janvier [1816]. Ibid., f. 193.*

« (...) J'ai reçu d'Allemagne de bons matériaux pour notre *Bibliothèque universelle*. Je n'ai point encore la préface de Gallois, mais quand je l'aurais, nous sommes loin d'imprimer, n'ayant pas nos caractères. (...) »

\* \* \*

— *Lettre du 25 janvier [1816]. Ibid., f. 199.*

« (...) Parlons *Bibl[iothèque] univ[erselle]*. Nous aurons nos caractères seulement en février, mais il ne faut pas se laisser surprendre par le temps. C'est *Litt[érature]* qui commence. Je n'ai pas encore la préface de Gallois, mais j'ai quelques morceaux pour ce cahier-là. Un voyage allemand d'une dame extrait par Hess. Un morceau de *Mélanges* fourni par le même, traduit de l'allemand: c'est un éloge de la vieillesse

écrit par un zurichois de 90 ans, ancien magistrat, et homme encore plein de vigueur et de souvenirs. J'ai un morceau fort intéressant sur une colonie anglo-indienne produite par les révoltés du cap[itaine] Bligh. Ensuite il y aura des *suites* aux articles de [décembre] non finis. Je pourrai faire un article de biographie sur la fameuse Lady Hamilton, qui ne serait pas sans intérêt, ayant un volume de *Mémoires* de sa vie. Aujourd'hui même nous avons reçu un petit ballot de Londres où il y a des choses intéressantes. Mais que faire de tout cela au travers de la filière P[révost]? Je m'y perds. Pendant l'indisposition récente de Maurice il est venu le voir, mais il a évité comme le feu de dire un mot qui eut rapport au journal. Si tu prévois de pouvoir revenir dans un terme plus ou moins prochain (vers le 15 fév[rier]), on peut aller jusque là sans prendre un pacte décisif, mais guère plus loin. (...)»

\* \* \*

— *Lettre du 28 [janvier 1816]. Ibid., f. 194.*

« (...) Parlons journal. J'oubliai dans ma dernière de t'inviter, de la part de Maurice comme de la mienne, à profiter de ton voisinage de Milan pour nous faciliter et assurer la circulation dans le Royaume Lombardo-Vénitien. Le P[rince] de Metternich eut la bonté de m'offrir ici d'intervenir officieusement dans tout ce que nous aurions à désirer à cet égard; et je ne suppose pas que sa bonne volonté soit diminuée depuis cette époque, surtout s'il a vu que je n'avais pas oublié ses commissions. Je t'envoie inclus un exemple de notre prospectus pour le produire *casu quo*; même le faire publier s'il y avait moyen dans q[uel]que journal italien, en italien.

J'ai reçu depuis ma dernière, outre une excellente lettre de De Carro, dont je crois t'avoir parlé, de très bons articles de *Litt[érature]* entr'autres un charmant extrait de l'ouvrage de Bonstetten, que j'avais demandé à Marignié, et deux morceaux manuscrits de Dupont de Nemours (en Amérique depuis l'an passé) et qui sont très intéressants, il les a adressés à l'Institut; et je les ai eus par ricochet. (...)»

\* \* \*

— *Lettre du 11 février [1816]. Ibid., f. 203.*

« (...) Parlons journal. Ne trouverais-tu pas le moyen, et le temps, de faire quelque article tiré de l'*italien*, ou d'apporter quelque ouvrage dans cette langue? C'est ce qui nous manque jusqu'à présent. Quelque visite à un libraire pourrait te donner des idées (...). Notre ami Prévost a été malade d'un catarrhe, pendant lequel je l'ai beaucoup soigné. Il ne m'a pas dit un mot qui eût rapport au journal. (...) Nos caractères n'arrivent point, nous n'avons pas notre préface; à cela près, tout va bien. (...)»

\* \* \*

— *Lettre du 18 février [1816]. Ibid., f. 207.*

« (...) Toujours dans l'incertitude comme nous le sommes, et comme je suppose que tu l'es, sur l'époque de ton retour, j'ai eu aujourd'hui l'idée lumineuse de commencer (lorsque ces caractères si attendus seront arrivés) par imprimer le cahier *Sciences*, ce qui donnera le temps de t'attendre, comme ils sont indépendants pour la pagination, peu importe lequel on imprime en premier. (...)

« J'ai eu ces derniers jours la satisfaction de faire la connaissance personnelle, et même de me lier assez, avec un grand propriétaire de *Botany Bay* qui y a joué un rôle politique assez éminent, et qui va y retourner avec deux de ses fils, en y emmenant des vigneron de Lavaux, des jardiniers agriculteurs, et des plants de vigne et autres plantes utiles de toute espèce, avec un secret découvert depuis peu en Angleterre pour les maintenir vivantes. Il a reçu ici une lettre de l'une de ses filles, qu'il avait laissée là avec leur mère, à la tête de ses établissements agricoles (N.B.: 6000 mérinos), fort intéressante sur la nouvelle découverte d'une contrée immense et fertile, au-delà des Montagnes bleues, dans le continent de la Nouvelle Hollande et dans le parallèle de Port Jackson. J'ai copié de cette lettre; je vais avoir des notes de lui en rectification de la *misrepresentation* de Bentham-Dumont, de cette colonie, et un développement de son projet actuel dont je ne viens d'indiquer que l'idée fondamentale. Tout cela au profit de notre journal, dont nous aurons des correspondants à *Botany Bay*. Je ne t'ai pas nommé ledit correspondant. Il s'appelle Mc Arthur. C'est un homme énergique et plein de vues grandes et philanthropiques. (...)

» J'oubliais de te dire, encore à propos du journal, qu'ayant proposé à Dumont de nous donner un extrait de l'ouvrage qui s'imprime actuellement, et qui aura un intérêt de circonstance, il m'a dit n'en avoir absolument pas le temps, et il m'a invité à m'en charger, ou l'un de nous, ajoutant (et avec assez de raison) qu'un extrait fait par l'auteur est toujours fade. S'il y a du bien à dire il ne l'ose pas; s'il y a de la critique, il ne la devine pas, ou ne l'articule pas; donc, si tu viens à temps tu auras ce petit amusement, si non moi (...).

» N. B.: Despina nous a apporté un dernier cahier des *Mines de l'Orient* où il y a du bon à extraire. C'est De Carro qui le lui a remis.

» N.B.: Un M. Dufour (Genevois) capitaine du génie, qui a passé quatre ans à Corfou, et en a même dirigé les fortifications, nous lut dernièrement à la Soc[iété] des Arts (du soir) un fort intéressant mémoire de sa façon sur cette île. Je l'ai happé de suite pour notre journal, où il figurera avec honneur. Notre pauvre Maurice devient paresseux en diable. Si je ne me trémoussais un peu, nous péririons d'ina-nition.»

\* \* \*

— *Lettre du 25 février [1816]. Ibid., f. 209.*

« (...) Point de nouvelles de nos caractères; c'est une désolation. Nous imprimons à force le quatrième volume de la *Table raisonnée*. Rien de Gallois. Rien d'organisé pour la *Litt[érature]*. Tâche de revenir (...) ».

\* \* \*

— *Lettre du 10 mars [1816]. Ibid., ff. 210-211.*

[Charles Pictet de Rochemont tarde à rentrer, ce qui ne va pas sans influencer les rapports au sein de la rédaction, comme on a déjà pu le constater d'après les lettres précédentes; en effet, Marc-Auguste Pictet et Frédéric-G. Maurice l'attendent avant « d'entamer avec Prévost une négociation ou explication quelconque dont toutes les bases étaient en l'air. »

Marc-Auguste Pictet continue, entre-temps à exposer ses projets à son frère:]

« (...) Il me vient à la pensée, tant pour gagner du temps que pour le bien de la chose, qu'il faudrait que notre premier cahier de chaque division ne fût autre chose qu'un *résumé* qui, à l'entrée de notre nouvelle carrière, signalât notre point de départ. C'est-à-dire un abrégé de ce qui s'était fait de marquant, en littérature et sciences, en 1815, en France, Angleterre et Allemagne.

» Je comptais pour la France, sur cette préface promise par Gallois — après l'avoir sollicité longtemps j'ai enfin reçu, non la préface, mais une lettre dans laquelle il se défend de l'avoir jamais promise, et il en affirme l'inconvenance, motivée sur ce que « tout *discours d'entrée*, tout morceau d'appareil ne fait guère maintenant qu'imprimer de la défiance au public », etc. Il croit qu'il faut entrer de suite en matière et aller son train, sans rien annoncer ni promettre, autre que ce que dit le prospectus. Il m'indique en passant M. de Salverte (établi à Saint-Jean depuis l'an passé) comme bonne plume à employer. Il est de bon de te dire que pour la *Litt[érature]* de l'Allemagne j'ai déterré ici un homme excellent, un Dr Meissner (?) de l'université d'Erlang[en], très bon littérateur, homme de goût et connaisseur en beaux-arts. Il est à l'ouvrage pour le résumé allemand, et j'ai lieu de croire qu'il sera bien fait.

» Pour le résumé français, je suis allé à M. de Salverte. Sans me repousser tout à fait, il m'a fait une objection à laquelle je ne m'attendais pas d'un Français: c'est que son opinion était en général si mauvaise, de tout ce qui avait paru depuis un an et davantage, que s'il disait la vérité nous nous ferions des ennemis et qu'il répugnait à ne pas dire sa pensée tout entière. J'ai cherché à le ramener, et l'ai laissé à ses réflexions. Il a fallu tendre une autre corde à notre arc. Je connais *Prévost-Cabanis* comme instruit et modeste littérateur, fort à la suite de tout ce qui se publie de bon en France, et d'ailleurs écrivant bien. Je l'ai fait sonder par mon gendre, sur le résumé en question. Il a d'abord argué de son incapacité et par modestie,

comme je m'y attendais, mais il s'en est finalement référé à une conversation avec moi que nous aurons probablement demain.

» Restait le résumé anglais pour lequel notre Prévost était naturellement indiqué, en conséquence je lui ai écrit le billet suivant que Maurice a signé avec moi :

« Mon frère nous a mandé, cher Collègue, que vous seriez disposé à l'aider comme jadis, dans la rédaction qui le concerne; intention que nous n'avions pas pu présumer d'après la restitution que vous avez faite à Maurice de tous les matériaux en vos mains. En conséquence, et en attendant son retour pour nous en entendre avec lui, nous avons pourvu provisoirement au [premier] cahier de *Littérature* de notre futur recueil. Le retard de nos caractères, et la prolongation inattendue de son séjour à Turin nous ayant donné le temps de modifier utilement notre plan, nous venons de nous décider à consacrer le [premier] cahier entier de chacune de nos deux divisions à une revue de l'année des objets qui la concernent, en France, en Allemagne et en Angleterre. Alors, notre premier cahier devenant le second, le premier reste à faire. Nous nous empressons de vous proposer de rédiger, en une quarantaine de pages, le résumé des productions anglaises marquantes de l'année, en vous aidant, tant de ce que renferme la *Bibl[iothèque] brit[annique]* que des *Monthly* et *Critical Reviews*, que nous mettons de suite à votre disposition. Et comme nous commencerons l'impression par le cahier *Sciences*, vers le milieu du mois, vous auriez tout le temps nécessaire. La partie germanique de ce résumé est déjà sur le métier. Tout à vous etc. »

Voici la réponse :

« Je reçois, mon cher collègue, votre lettre à double signature. Je crois qu'il sera bien que pendant quelque temps encore vous ne me fassiez pas intervenir dans la rédaction de votre journal. J'ai déjà moi-même pris d'autres habitudes; et ces quarante pages de revue que vous me proposez m'effrayent.

» Votre entreprise m'est chère, et si occasionnellement je puis y coopérer lorsque vous l'aurez conduite à votre gré, je serai charmé de le faire. Veuillez quant à présent m'en dispenser. Tout à vous. etc.»

» Voilà un collaborateur qui nous prie de ne pas le faire intervenir dans la rédaction et, quant à présent, de l'en dispenser. Je suppose que *quant à présent* veut dire *jusqu'à l'époque de ton retour*; et en cela nous étions d'accord avec lui. Tu nous invitais à des propositions; nous les avons faites, et il recule tout net. Le moment est mal choisi. Je vois que ce résumé me tombera encore sur le dos, avec tout le cahier *Sciences*, dont personne que moi ne fera une panse d'« a ».

» Non seulement P[révost] est hérissé d'épines pour la forme, mais il ne nous semble pas racheter cet inconvénient par le fond. Sa rédaction est bien souvent sèche, et quelquefois pesante. Je sais qu'il serait difficile de trouver mieux à Genève, et c'est bien dommage. *Item* il faut sortir du défilé, et ne pas se laisser effrayer ni abattre par les difficultés. Nous avons de la matière toute prête et qui n'a besoin que de révision, pour tout le cahier qui suivra celui d'entrée, et pour plus, à ce que je crois. Cela donnera le temps de respirer. Ce qui me désole, c'est ce que tu me dis de ta santé. Si nous allions tomber malades tous les deux, adieu la *Biblioth[èque] univ[erselle]*. Heureusement, je ne crois pas de m'être aussi bien porté depuis vingt ans. Je l'attribue à la paume, dont je fais autant d'usage que les affaires me le permettent. (...)



» J'espère que tu m'apporteras quelques nouvelles de mes caisses. Vois chez les libraires s'il y a quelque journal italien qui vaille la peine; nous ne savons rien de ce côté. (...)

[en marge:] » Les journaux français auxquels nous nous sommes adressés insèrent les annonces que je leur ai faites.»

\* \* \*

## NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE

<sup>A</sup> Cette recherche a pu être menée à bien, en grande partie, grâce à un subside du Fonds national de la recherche scientifique (pendant l'année académique 1974-75), dans le cadre de nos travaux consacrés à la *Mortalité variolique, inoculation et vaccination à Genève, 1725-1825* (sur la variole dans le Département du Léman, voir notre article dans *Gesnerus*, Vol. 31 (1974), pp. 193-220). Notre attention s'est ainsi portée sur la *Bibliothèque britannique*, dont les articles concernant la vaccination — et quelques autres — avaient déjà été mentionnés par Léon Gautier (Cf. Léon Gautier, *La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Genève, 1906). La *Bibliothèque britannique* apparaît comme une source de premier ordre, permettant d'éclairer de manière nouvelle la contribution des Genevois au journalisme médical et à l'essor de l'hygiène publique.

Un premier état de notre enquête a fait l'objet d'une communication au Colloque de Neuchâtel, en 1974 (Cf. *Gesnerus*, Vol. 32 (1975), pp. 129-146).

<sup>B</sup> La bibliographie de la *Bibliothèque britannique* se limite à quelques titres, quant aux études spéciales, même si on rencontre dans plusieurs ouvrages le nom du périodique genevois:

- Gaspard Vallette, dans son « Coup d'œil sur le développement de la presse politique dans la Suisse romande » (*In: La Presse suisse*, Berne, 1896, pp. 61-116) la mentionne au passage (sans s'y attarder, puisqu'il ne s'agit pas d'un journal politique), remarquant: « Un mot hostile à l'Empire l'eût fait supprimer du jour au lendemain. Elle eut du moins la constance de ne pas prononcer un mot qui pût paraître ni une approbation ni un acquiescement » et (en note): « La création de la *Bibliothèque britannique*, a dit avec raison Gaullieur, fit plus pour le maintien de l'indépendance de Genève que maintes négociations diplomatiques.»
- Edouard Chapuisat, « Les débuts d'une revue périodique à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle ». *In: Bibliothèque universelle et Revue suisse*, tome LXVI (1912), pp. 610-619.
- Paul Guichonnet, « La *Bibliothèque britannique* e *Bibliothèque universelle* di Ginevra, una fonte della storia economica dell'Ottocento ». *In: Annali dell'Istituto di Storia Economica e Sociale*, n° 5, 1964, 15 p. (tiré-à-part). Cet article attire à juste titre l'attention des historiens économistes sur l'importance de la série *Agriculture*; en raison, notamment, de la contribution que les rédacteurs ont apportée aux progrès de l'agronomie italienne.
- David M. Bickerton, « A scientific and literary periodical, the *Bibliothèque britannique* (1796-1815). Its foundation and early development ». *In: Revue de Littérature Comparée*, n° 4, 1972, pp. 527-547. L'auteur, qui a travaillé sur un important dossier Pictet conservé dans des archives privées, achève une thèse consacrée aux divers aspects de la *Bibliothèque britannique*. Il a bien voulu nous communiquer une partie de son manuscrit dactylographié et nous l'en remercions ici très vivement. La publication des recherches de D. Bickerton comblera une grande lacune et nous offrira une vue d'ensemble englobant les trois séries: *Littérature*, *Sciences et Arts* et *Agriculture*.
- On trouvera, enfin, les plus récents développements consacrés à Marc-Auguste Pictet et à son frère dans l'*Histoire de la famille Pictet*, par Jean-Daniel Candaux (Cf., ci-après, note <sup>15</sup>).

<sup>1</sup> *Bibliothèque britannique*. Série *Sciences et Arts*, Genève, 1796-1815; 60 Vol. in-8, 4 tables. [Devenu]: *Bibliothèque universelle* des sciences, belles-lettres et arts, faisant suite à la *Bibliothèque britannique*, sciences et arts, 1816-1835, 60 Vol. [Devenu]: *Bibliothèque universelle de Genève*. Nouvelle série, 1836-1845, 60 Vol., comprenant un supplément: *Archives de l'électricité*, 1841-1845,